

Lilyan Kesteloot  
IFAN-CH.A.DIOP  
Université de Dakar

## ***L'ANTHOLOGIE DE SENGHOR DANS LE CONTEXTE DE L'APRES-GUERRE***

La libération de l'Europe, par l'intervention des Américains d'un côté et des Soviétiques de l'autre, devait modifier sensiblement le climat et les rapports de l'Europe avec ses colonies. En effet, la victoire provisoire du fascisme hitlérien et ses corollaires : théorie raciste de la supériorité aryenne, utilisation des chambres à gaz et extermination de 6 millions de juifs, persécutions contre les communistes et les francs-maçons, collaboration active avec les nazis du régime de Vichy, de l'Italie de Mussolini, de l'Espagne de Franco, tout cela avait ébranlé les certitudes confortables des vieilles nations. Le haut degré de leur civilisation qu'elles exportaient en Asie et en Afrique n'avait donc pas su les protéger de ces égarements terrifiants de la proclamation d'une "race supérieure". A quoi il faut ajouter les bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki ainsi que le règlements de compte sordides à la Libération. L'Europe prenait conscience de ses facultés de barbarie comme on se découvre une maladie honteuse.

Les réactions furent assez lentes dans les milieux intellectuels. En 1950, l'UNESCO lance une campagne mondiale contre le racisme en se fondant sur des études d'ethnologues : Claude Lévi-Strauss (Race et Histoire, 1952) et Michel Leiris (Race et Civilisation, 1951), dont on réédite la relation de son voyage de 1936 avec l'expédition Griaule (L'Afrique fantôme).

Cependant, dès les années 1947-1948, plusieurs revues mettent le racisme à l'ordre du jour. Alain Ruscio<sup>1</sup> signale notamment les Cahiers socialistes (n° 16-17), La Revue Internationale (n° 19), qui consacre un numéro à la situation des juifs et des nègres aux Etats-Unis, la Nef (n° 38), sur l'Afrique noire, Les Temps Modernes (numéro spécial sur les Etats-Unis) et bien entendu le numéro inaugural de Présence africaine. Ruscio conclut que "le racisme sous toutes ses formes est désormais banni" ; mais il a fallu attendre 1972 pour que la notion même de race soit contestée scientifiquement par le professeur Jacques Ruffié dans sa leçon inaugurale au Collège de France. Cette contestation est d'ailleurs loin d'être universellement acceptée.

Si le monde scientifique condamnait le racisme sans ambiguïté, le racisme quotidien n'en était pas pour autant éliminé. Alain Ruscio évoque "le divorce accablant de la connaissance et de la mythologie". Après la guerre, le racisme s'alimente des mouvements de revendication et de révolte dans les colonies : guerre d'Indochine, répression à Madagascar en 1947 (on en trouve les échos chez Rabemananjara et Césaire), répression de Dimbokro et Grand-Bassam en 1950 (évoquée par David Diop), en attendant les événements du Cameroun et d'Algérie.

L'empire colonial français se mit à craquer de toutes parts. Il faut ajouter que ce mouvement fut fortement encouragé par les Etats-Unis qui étaient hostiles à la colonisation de l'Afrique et de l'Asie, chasses gardées de l'Europe, et donc inaccessibles à leur besoin d'expansion économique. D'autre part, l'Amérique était favorable à l'émancipation des Noirs

<sup>1</sup> Alain Ruscio, Le Credo de l'homme blanc, Bruxelles, Complexe, 1996.

depuis la guerre de Sécession (1861-1865). L'Assemblée générale des Nations unies proclamait, le 10 décembre 1948, la Déclaration universelle des droits de l'Homme. Par ailleurs, les principes de la doctrine de Monroe (1823), qui affichaient que l'Amérique devait être protégée de toute intervention étrangère, pouvaient s'appliquer ailleurs : l'Afrique aux Africains.

Par ailleurs, la participation nombreuse des soldats noirs américains au débarquement de Normandie et aux combats de la Libération, ainsi que les fréquentes unions avec des Françaises, des Belges, des Allemandes..., battirent en brèches les maximes coloniales qui condamnaient ce genre de mariage.

L'ascension de l'URSS, autre libérateur de l'Europe, renforçait de son côté le communisme international, qui fut l'un des grands instigateurs des indépendances africaines. De son côté, la Chine, colonisée depuis 1850, s'affranchit progressivement, avec le Kuo-min-tang fondé en 1911 par Sun Yat-sen, puis avec la Longue Marche de Mao Tsé-toung, qui libère la Chine en 1948. Au Vietnam, Hô Chi Minh mène la lutte contre les Français d'abord, puis contre les Américains, qui prennent la relève en 1965.

Après la Conférence de Yalta (1945) où Churchill, Roosevelt et Staline définirent le partage des zones d'hégémonie sur l'ensemble de la planète, la coexistence pacifique des grandes puissances tourna à la "guerre froide". L'Afrique et l'Asie, et même l'Amérique du Sud (Cuba, Venezuela, Argentine, Nicaragua...) devinrent l'enjeu et le terrain de luttes d'influences entre l'Est et l'Ouest. Ce qui se fit aux dépens des puissances coloniales européennes.

Enfin il ne faut pas sous-estimer les pressions internes des mouvements syndicaux et du Parti communiste français. En effet, la CGT et le PC soutinrent les leaders du RDA (Rassemblement démocratique africain) au Soudan (aujourd'hui Mali), en Côte d'Ivoire, en Guinée, et aussi l'UPC au Cameroun (le maquis camerounais, pourtant tardif – 1955 – sera armé de pistolets calibre 665 d'origine tchèque). De même, le PC est très actif au Congrès de Bandoeng (1955) qui fait officiellement condamner le colonialisme par 29 pays afro-asiatiques. Dès 1946, les députés communistes votent pour la loi Houphouët sur l'abolition du travail forcé. Et en 1949, Aimé Césaire, soutenu par le PC, obtient de l'Assemblée nationale que les vieilles colonies des Antilles soient transformées en départements. C'était une victoire, même si plus tard on devait reprocher à Césaire d'avoir contribué à une politique d'assimilation au lieu d'exiger l'indépendance (qu'il n'aurait certainement pas obtenue). C'est aussi en tant que membre du Parti communiste que Césaire écrit en 1950 son virulent *Discourt sur le colonialisme*.

Cependant, à partir des années 50-60, le PC centre son combat contre l'impérialisme américain. Si sa position sur la colonisation française en Asie reste ferme, elle est beaucoup plus souple, voir tiède, sur la colonisation en Afrique<sup>2</sup>. C'est que le processus de

<sup>2</sup> Seuls réagirent à la guerre d'Algérie quelques écrivains communistes, comme André Stil qui en fit le sujet de trois romans (publiés en 1957, 1960 et 1962) et surtout Henri Alleg, qui, avec *La Question* (1958), livra un témoignage accablant sur l'utilisation de la torture. En revanche, un "non-aligné" comme Maurice Clavel écrivait *Le Jardin de Djamilâ*, et un militaire, Georges Buis, *La Grotte*; Jean-Paul Sartre et Francis Jeanson aidèrent concrètement le FLN algérien; un anarchiste asocial comme Jean Genet écrivait sa pièce *Les Paravents* (1961) et *Les Nègres*, dont la violence fit scandale dans les milieux parisiens (cf. A. Ruscio, op. cit., p. 337). Beaucoup plus tôt, l'attitude de Lucie Cousturier et de son mari avait été moins équivoque : en 1920, ces communistes ne craignaient pas d'affirmer leur solidarité avec les tirailleurs sénégalais de la guerre de 14-18, dans leurs deux récits : *Mes inconnus chez moi* et *Mes inconnus chez eux*.

décolonisation avait été amorcé par le gouvernement français lui-même, dès la Conférence de Brazzaville : le 8 février 1944, le général de Gaulle y avait annoncé des réformes profondes, dans le cadre de l'organisation de l'"Union française", qui aboutirent en 1956 à la loi-cadre (dite loi Defferre) qui accordait l'autonomie interne aux "Territoires d'Outre-Mer" ; cette évolution devait conduire les colonies d'Afrique à l'indépendance, cinq années plus tard.

En théorie donc le principe était acquis, même si dans les faits l'indépendance fut parfois arrachée dans le sang (comme au Cameroun ou en Algérie). Reste que bien des blocages se levaient dans les colonies ; les colonisés trouvaient de nouvelles possibilités de s'exprimer : ils avaient pris la parole de force, ou bien on la leur accordait enfin.

C'est dans ce contexte que s'épanouit le mouvement de la négritude, avec la publication de l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française de Senghor, la fondation de la revue Présence africaine, celle de la FEANF (Fédération des étudiants d'Afrique noire en France) et l'arrivée à Paris des jeunes députés de l'Union française.

Pendant qu'à la Martinique Césaire prenait la relève des idées néo-nègres, en France occupée, ses compagnons étaient condamnés au silence. Pourtant, dès la libération de Senghor en 1941, le groupe se reforme autour de lui et d'Alioune Diop. Il s'augmente d'Ousmane Socé Diop, Louis T. Achille, Paul Niger, Guy Tirolien et Lionel Attuly, du Malgache Jacques Rabemananjara, auxquels se joignent bientôt les Dahoméens Apithy et Behanzin. Pendant quatre ans, les confrontations sur les problèmes du monde noir continuent : "Cela marqua notre personnalité et nous créa une conscience commune", reconnaît Paul Niger. Hélas, sans possibilité de s'exprimer par la voie d'un journal, ni de publier leurs idées, les intellectuels noirs de Paris vont vivre en vase clos et accentuer la teinte romantique de leur négritude. Ils rêvent du continent noir comme d'un Paradis lointain. Dans ces mêmes années de guerre, à Saint-Louis du Sénégal, un groupe d'instituteurs (Mamadou Dia, Fara Sow, Abdoulaye Sadji, Joseph Mbaye) se passionne pour Marcus Garvey et Booker T. Washington<sup>3</sup>.

A la Libération, Paul Niger et Guy Tirolien, partis aux Colonies, découvrent au Soudan "l'Afrique des hommes couchés attendant comme une grâce le réveil de la botte, l'Afrique des boubous flottant comme des drapeaux de capitulation de la dysenterie, de la peste, de la fièvre jaune et des chiques (pour ne pas dire la chicotte)<sup>4</sup>". Aussi est-ce avec amertume qu'ils songent à leurs discussions parisiennes : "Nous avons vécu sur une Nigritie irréelle, faite des théories des ethnologues, sociologues et autres savants qui étudient l'homme en vitrine. Ils ont piqué le Nigritien au formol et ils prétendent que c'est le type de l'homme heureux<sup>5</sup>".

Presque en même temps, Senghor publiait son Anthologie. L'année 1948 marquait l'anniversaire de l'abolition de l'esclavage. Ce n'est donc pas un hasard si cette année-là parurent d'un côté des textes choisis de Victor Schoelcher, le célèbre abolitionniste franc-maçon, sous le titre *Esclavage et colonisation*, aux PUF (dans la collection "Colonies et empires", dirigée par Charles André Julien, conseiller de l'Union française, et lui aussi franc-maçon), et d'un autre côté *l'Anthologie de Senghor*, chez le même éditeur. Cette *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* a fait date dans l'histoire de la

<sup>3</sup> Cf. Mamadou Dia, *Mémoire d'un militant du Tiers-Monde*, Paris, Publisud, 1985.

<sup>4</sup> Paul Niger "Je n'aime pas l'Afrique", poème daté de 1944, in L. S. Senghor, *Anthologie*.

<sup>5</sup> Paul Niger, *Les Puissants*, roman sur cette période, Paris, Scorpion, 1958.

littérature nègre, et son influence, se multipliant avec celle de *Présence africaine*, assura au mouvement de la négritude un rayonnement mondial.

En effet, Senghor avait sélectionné les poèmes les plus violents et les constituait en véritable manifeste contre l'oppression politique autant que culturelle de l'Occident. Cette anthologie était un cri. Elle était aussi comme l'acte officiel de naissance d'une littérature négro-africaine de langue française, radicalement différente de la littérature française. Inassimilable. Acte de naissance qui était d'abord un acte de divorce d'avec l'Europe.

C'est ce que Sartre a très bien saisi dans sa préface "Orphée noir" où il s'adresse aux Européens, non sans ironie :

Qu'est-ce donc que vous espériez quand vous ôtiez le bâillon qui fermait ces bouches noires ? Ces têtes que nos pères avaient courbées jusqu'à terre par la force, pensiez-vous, quand elles se relèveraient, lire l'adoration dans leurs yeux ? Voici des hommes noirs, debout, qui nous regardent, et je vous souhaite de ressentir comme moi le saisissement d'être vus.

Jadis Européens de droit divin, nous sentions déjà notre dignité s'effriter sous les regards américains ou soviétiques ; déjà l'Europe n'était plus qu'un accident géographique, la presqu'île que l'Asie pousse jusqu'à l'Atlantique.

Au moins espérions-nous retrouver un peu de notre grandeur dans les yeux domestiques des Africains. Mais il n'y a plus d'yeux domestiques : il y a des regards libres qui jugent notre terre.

Cette préface de Sartre n'a pas peu contribué à rendre célèbres et l'*Anthologie* et la négritude. En effet, le témoignage enthousiaste d'un des plus éminents intellectuels de France en faveur de cette littérature nouvelle la consacrait comme telle, son contenu autant que sa forme, lui assurait sa diffusion et lui donnait droit de cité dans cette Europe même, contre laquelle les écrivains noirs se définissaient. Mais "Orphée noir" a suscité aussi beaucoup de malentendus. Il n'est pas inutile de regarder de près les analyses de Sartre.

Sartre définit la négritude comme une manière définie de vivre le rapport au monde qui vous entoure, "qui enveloppe une certaine compréhension de cet univers", "une façon de dépasser les données brutes de l'expérience, bref un projet". Or, ce rapport au monde, pour le Noir, serait rongé par le racisme et par une histoire :

Puisqu'on l'opprime dans sa race et à cause d'elle, c'est d'abord de sa race qu'il faut prendre conscience. Ceux qui, durant des siècles, ont vainement tenté, parce qu'il était nègre, de le réduire à l'état de bête, il faut qu'il les oblige à le reconnaître pour un homme. Or il n'est pas ici d'échappatoire, ni de tricherie, ni de "passage de ligne", qu'il puisse envisager : un Juif, blanc parmi les blancs, peut nier qu'il soit juif, se déclarer un homme parmi les hommes. Le nègre ne peut nier qu'il soit nègre ni réclamer pour lui cette abstraite humanité incolore : il est noir. Ainsi est-il acculé à l'authenticité : insulté, asservi, il se redresse, il ramasse le mot de "nègre" qu'on lui a jeté comme une pierre, il se revendique comme noir en face du blanc, dans la fierté.

Le contact brutal de l'Afrique avec l'Occident aurait donc modifié la primitive négritude l'ayant augmenté d'une donnée raciale : "C'est le blanc qui crée le nègre"<sup>6</sup>. Cinquante millions d'hommes arrachés à l'Afrique en quatre siècles, l'esclavage aboli

<sup>6</sup> Frantz Fanon, *L'An V de la révolution algérienne*, Paris, Maspero, 1959.

seulement il y a un peu plus de cent ans, les lynchages et la ségrégation, la misère, les préjugés de toutes espèces...Les nègres gardent de cette expérience un amer souvenir :

Les peuples noirs ont supporté un ensemble d'avatars historiques qui, sous la forme particulière de la colonisation totale, impliquant à la fois l'esclavage, la déportation et le racisme, n'a été imposé qu'à ces peuples, et à eux seuls, dans l'époque historique objectivement connue<sup>7</sup>.

Ainsi se créa une "communauté d'origine et de souffrance"<sup>8</sup> qui imprime depuis lors sa marque à la négritude. Si lourde fut cette hypothèque que les Noirs resteront, jusqu'à ces dernières décennies, incapables de retrouver en eux-mêmes l'énergie nécessaire pour la secouer. A l'exception d'Haïti où, en 1804, "la négritude se mit debout pour la première fois" (Césaire), toutes les révoltes d'esclaves furent toujours réprimées. Après l'esclavage, le "bon ordre" continua d'être maintenu, en Afrique, par les armées coloniales, aux Antilles, par la faim qui clouait le paysan aux champs de canne et par l'aliénation des élites. Le nègre apprit le fatalisme et la résignation. Ce fut le temps du "bon nègre à son bon maître", le temps de l'Oncle Tom. A cette époque, la négritude prit tous les caractères d'une véritable "Passion", qui se manifesta dans les negro spirituals<sup>9</sup>.

Mais le Noir refuse désormais ce destin imposé par la force, il refuse la servitude, rejette les préjugés qui pèsent sur sa race. Il ne veut pas seulement obtenir droit de cité dans l'univers, mais aussi l'enrichir, comme le spécifie Alioune Diop, le fondateur de *Présence africaine*.

Il importe que tous soient présent dans l'œuvre créatrice de l'humanité. La présence africaine s'articulera utilement aux autres "présences" dans la mesure où la personnalité africaine aura su marquer le développement des sciences et des arts du sceau original de nos soucis, de nos situations et de nos génies<sup>10</sup>.

Il ne s'agit plus, en effet, pour les Noirs contemporains, de retourner à la "négritude, des sources" ; ils ont à résoudre d'autres problèmes ! Mais ils puisent néanmoins leurs forces dans la volonté de récupérer leurs cultures contrariées par la colonisation ; ils s'appuient sur leur histoire, somme de leurs expériences. Ils conservent cette constante de "l'âme noire" identifiée par Delafosse, Hardy, Frobenius, puis par Senghor, résultante des cultures africaines ancestrales. Alioune Diop le dira clairement, en une formule qui indique les deux pôles de la négritude en 1959 : "La négritude [...] n'est autre que le génie nègre et en même temps la volonté d'en révéler la dignité"<sup>11</sup>.

Résumons : "L'être-dans-le-monde du noir" identifié par Sartre comportait l'élément constant de son identité culturelle, une psychologie caractéristique due à cette civilisation originale ; s'y ajoutaient les cicatrices de la "Passion" de la race, qui resteront sans doute imprimées longtemps dans la mémoire collective. Il englobait enfin –et ceci serait propre aux Noirs du XX<sup>e</sup> siècle- l'affirmation hautaine de la race, la révolte contre le racisme et l'impérialisme de l'Occident, et la revendication de l'indépendance politique.

<sup>7</sup> "Résolutions concernant la littérature" au deuxième Congrès des écrivains et artistes noirs, *Présence africaine*, n° 24-25, 1959. Voir aussi *Afrique noire, démographie, sol et histoire*, de Louise Marie Diop, *Présence africaine*, Khépera, 1996.

<sup>8</sup> Ibidem.

<sup>9</sup> Voir chapitre 6 sur les Noirs américains.

<sup>10</sup> Alioune Diop, "Le sens de ce congrès", *Présence africaine*, n° 24-25, février-mai 1959.

<sup>11</sup> Ibidem.

La préface de Sartre lançait avec éclat l'*Anthologie de Senghor* qui présentait seize poètes : Léon Damas, Gilbert Gratiant, Etienne Léro, Aimé Césaire, Guy Tirolien, Paul Niger, Léon Laleau, Jacques Roumain, Jean-François Brierre, René Belance, Birago Diop, David Diop, J.-J. Rabearivelo, J. Rabemananjara, F. Ranaivo.

L'*Anthologie* présente évidemment les poètes déjà connus : Damas, Gratiant, Léro, Césaire, Senghor, Roumain, Laleau, Brierre sont largement représentés, avec leurs meilleurs poèmes, dont certains, comme "Femme noire", "Chaka", "Hoquet", "Trahison", "Ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale" sont devenus les chants profonds de toute une génération. Mais s'y révélaient aussi des poètes plus jeunes : les Antillais Paul Niger ("Je n'aime pas l'Afrique") et Guy Tirolien ("Prière d'un petit enfant nègre") ; les Africains Birago Diop (avec "Souffles" et "Kassak") et David Diop (avec plusieurs de ses "Coups de pilon") ; quant aux trois Malgaches, l'un, Rabearivelo, était célèbre dans son pays, et les deux autres le devinrent grâce à l'*Anthologie*.

Mais, dès 1947, Damas avait déjà fait paraître, aux éditions du Seuil, une sélection de *Poètes d'expression française 1900-1945*. Elle réunissait Antillais, Africains et Asiatiques dont le seul point commun était d'être colonisés. Trop "large", cette anthologie fut littéralement éclipsée par celle qui manifestait la négritude.

Entre 1950 et 1960, dans le sillon creusé par l'*Anthologie de Senghor*, s'engagèrent une série de jeunes poètes qui surent désormais d'où soufflait le vent. Des thèmes étaient lancés, un ton était donné, il fallait tremper sa plume dans l'encre de la négritude. Beaucoup avaient du talent, mais le souffle plus court que leurs aînés ; René Depestre écrivit cependant deux recueils pleins de fougue *Minerai noir* et Traduit du grand large. Il se révélera plus tard bien meilleur prosateur. De même E. Epanya, Sengat Kuoh, Ray Autra, Bernard Dadié<sup>12</sup>, Paulin Joachim écrivirent des poèmes révolutionnaires, pleins de vigueur mais sans lendemain. Cette poésie de combat était très proche de celle de David Diop ; cependant que Georges Desportes accordait sa lyre à celle de Césaire et que Lamine Diakhaté accordait sa kora à celle de Senghor...

On peut donc affirmer que plus que ses conférences et ses premiers recueils, le premier grand acte politique de protestation conter l'Occident colonial, et le plus virulent, fut cette *Anthologie* de Senghor qui résumait tous les sentiments d'une Négritude militante, et préparait le Discours sur le colonialisme que Césaire écrivit deux ans plus tard.

-0-0-0-0-0-0-

---

<sup>12</sup> Bernard Dadié devint en revanche un bon prosateur, et son œuvre théâtrale rivalise avec ses récits de voyage.